

# THÉORISATIONS FÉMINISTES DE L'INTERSECTIONNALITÉ

*par*

SIRMA BILGE

En vue d'un numéro spécial pour le nouveau millénaire, une des revues les plus importantes en études féministes, *Signs : A Journal of Women in Culture and Society*<sup>1</sup>, demande en 2000 à 55 chercheuses, anciennes éditrices ou membres du comité consultatif international, de réfléchir sur le sujet qu'elles souhaiteraient mettre en relief dans le nouveau millénaire. La réponse obtenue est éloquente : dans les 55 contributions répondant à l'appel, la signification et le besoin de traiter des questions théoriques, empiriques ou activistes touchant « l'intersectionnalité » revinrent à maintes reprises, parfois dans des termes proches, comme l'inégalité complexe, la différence ou la diversité. De plus, la prise en compte des intersections entre race, classe et genre fut identifiée comme la « meilleure pratique féministe » en cours dans le monde universitaire (Weber & Parra Medina 2003 : 223-224). Plus récemment, l'intersectionnalité s'est vue hissée au rang de plus importante contribution théorique à ce jour dans les études féministes (McCall 2005 : 1771), au titre de tentative prometteuse pour composer avec les différences et les complexités dans la production des théories tout en maintenant l'élan politique du féminisme (Knapp 2005 : 254), ou encore comme l'une des quatre principales perspectives de la troisième vague du féminisme, avec les approches poststructuralistes et postmodernes, la théorie féministe postcoloniale et les priorités de la « jeune génération » (Mann et Huffman 2005 : 57).

L'intersectionnalité renvoie à une théorie transdisciplinaire visant à appréhender la complexité des identités et des inégalités sociales par une *approche intégrée*. Elle réfute le cloisonnement et la hiérarchisation des grands axes de la différenciation sociale que sont les catégories de sexe/genre, classe, race, ethnicité, âge, handicap et orientation sexuelle. L'approche intersectionnelle va au-delà d'une simple reconnaissance de la multiplicité des systèmes d'oppression opérant à partir de ces catégories et postule leur interaction dans la production et la reproduction des inégalités sociales (Crenshaw 1989 ; Collins 2000 ; Brah & Phoenix 2004). Elle pro-

---

1. Il s'agit du numéro spécial « Feminisms at the Millenium », *Signs*, 25 (4), 2000.

pose d'appréhender « la réalité sociale des femmes et des hommes, ainsi que les dynamiques sociales, culturelles, économiques et politiques qui s'y rattachent comme étant *multiples* et déterminées *simultanément* et de façon *interactive* par plusieurs *axes d'organisation sociale* significatifs » (Stasiulis 1999 : 345).

Issue des travaux pionniers des féministes noires aux États-Unis et en Grande-Bretagne sur l'imbrication des rapports de domination (race/genre/classe<sup>2</sup>), l'intersectionnalité est devenue le terme privilégié dans les milieux académiques et militants anglophones pour désigner la complexe articulation des identités/inégalités<sup>3</sup> multiples.

Si les premiers travaux ont permis de faire sortir de l'invisibilité le locus social des femmes dites de couleur, un locus marginalisé tant dans le mouvement féministe qu'antiraciste, les travaux contemporains visent de plus en plus l'élaboration d'un *instrument* intersectionnel qui transformerait les politiques de justice sociale et les dispositifs de lutte des discriminations. Ce projet suscite deux ordres de débats : l'un portant sur la production des savoirs intersectionnels et sur la manière de mener une recherche intersectionnelle (questions d'ordre théorique et méthodologique), l'autre sur l'utilisation de ces savoirs dans les luttes politiques pour l'égalité. Je me limiterai dans le cadre de cet article au premier débat afin de dégager les points de tension qui me semblent centraux dans les théorisations actuelles de l'intersectionnalité. L'objectif d'une telle entreprise est double : montrer certaines limites du pouvoir explicatif de l'intersectionnalité et proposer des pistes à la lumière des discussions déjà engagées. Pour ce faire, j'aborderai quatre points : l'intersectionnalité comme paradigme de recherche, la question des niveaux d'analyse, le différend théorique sur le statut ontologique des catégories de différence et la question de l'élargissement de la portée théorique de l'intersectionnalité.

### 1. *L'intersectionnalité comme paradigme*

Si Patricia Hill Collins, une des théoriciennes-clé de la pensée féministe noire, est la première à parler de l'intersectionnalité en tant que paradigme (Collins 2000 : 252, 297), c'est la politologue Ange-Marie Hancock qui en propose la formalisation. Pour cette dernière, il faut désormais dépasser la conception de l'intersection-

---

2. Cette généalogie ne fait toutefois pas l'unanimité, comme on le verra ultérieurement.

3. La dualité de l'objet d'analyse intersectionnelle, s'il doit être appréhendé en termes identitaires ou structurels, traverse l'ensemble de la littérature et constitue un point de tension récurrent aux niveaux nationaux.

nalité comme spécialisation fondée sur le contenu (*content-based specialization*), qui a certes permis l'examen des subjectivités des femmes se situant à l'intersection de plusieurs catégories de différence et de marginalisation, et plus précisément celles des femmes noires, afin de l'envisager comme paradigme, soit « un ensemble de théorie normative et de recherche empirique » (Hancock 2007 : 250-251). Pour ce faire, elle propose six présuppositions de base : 1. Plus d'une catégorie de différence est impliquée dans les problèmes et processus politiques complexes ; 2. Une attention doit être portée à toutes les catégories pertinentes, mais les relations entre ces catégories sont variables et demeurent une question empirique ouverte ; 3. Ces catégories de différence sont conceptualisées comme des productions dynamiques des facteurs individuels et institutionnels, simultanément contestées et imposées aux niveaux institutionnel et individuel ; 4. Chaque catégorie de différence est caractérisée par une diversité interne ; 5. Une recherche intersectionnelle examine ces catégories à plusieurs niveaux d'analyse et interroge les interactions entre niveaux ; 6. Poser l'intersectionnalité comme un paradigme normatif et empirique requiert la prise en compte à la fois des aspects théoriques et empiriques de l'élaboration de la question de recherche (*ibid.*). Pour Hancock, ce passage à un niveau plus général, tout en adhérant à la nécessité d'analyser des situations concrètes et spécifiques, permettra de répondre aux problématiques de justice distributive, de pouvoir et de gouvernement (Hancock 2007 : 249-250). Sa perspective trouve un écho favorable au sein des recherches intersectionnelles notamment aux États-Unis et au Canada<sup>4</sup>, qui se démarquent des recherches européennes par l'accent mis sur les aspects structurels, un point qui sera développé plus loin.

Pour d'autres qui partent d'une perspective de sociologie des sciences, viser à stabiliser l'intersectionnalité n'est pas forcément une bonne chose dans la mesure où l'ambiguïté qui entoure ce concept n'est pas nécessairement un désavantage ; au contraire, la force de l'intersectionnalité est justement d'être suffisamment vague pour pouvoir rassembler deux des plus importants courants du féminisme contemporain qui composent, quoique différemment, avec la différence : la théorie féministe noire et la pensée féministe postmoderne/poststructuraliste (Davis 2008 : 70-71). Comme nous le verrons plus loin, ce « rassemblement » des deux courants autour de l'intersectionnalité n'est pas sans heurts : d'importants clivages théoriques s'alignent le long de ces deux traditions de pensée et alimentent les discussions ontologiques et épistémologiques.

---

4. Pour une revue des travaux des féministes canadiennes, qui ont traité dans les années 1980 des questions que l'on qualifierait aujourd'hui d'intersectionnelles, sans pour autant utiliser le terme, voir Denis (2008).

## 2. La question des niveaux d'analyse

Pour nombre d'auteurs, l'intersectionnalité doit constituer un cadre d'analyse permettant d'aborder des questions aussi bien macrosociologiques que microsociologiques. L'analyse intersectionnelle opère à deux niveaux. Au niveau microsocial, par sa considération des catégories sociales imbriquées et des sources multiples de pouvoir et de privilège, elle permet de cerner les effets des structures d'inégalités sur les vies individuelles et les manières dont ces croisements produisent des configurations uniques. Au niveau macrosocial, elle interroge les manières dont les systèmes de pouvoir sont impliqués dans la production, l'organisation et le maintien des inégalités (Henderson & Tickamyer 2009 ; Weber 2001). L'analyse intersectionnelle va donc « au-delà de la reconnaissance de la nature intégrée et fluide des catégories sociales de l'expérience, en les appréhendant comme partie intégrante d'un cadre plus large des rapports macro et des relations micro, des institutions et des processus impliqués dans la construction sociale de l'iniquité » (Hankivsky & Christoffersen 2008 : 277).

Cette dualité analytique macro/micro qui caractérise la recherche intersectionnelle se traduit chez Collins par une distinction lexicale : elle utilise *l'intersectionnalité* pour désigner les formes particulières que prennent les oppressions imbriquées dans l'expérience vécue des individus et la *matrice de la domination* pour désigner leurs organisations sociétales (Collins 2000 : 18). Toutefois, son approche va plus loin qu'une analyse à deux niveaux en préconisant l'intégration de quatre domaines de pouvoir (structurel, disciplinaire, hégémonique et interpersonnel), qui se retrouvent, selon elle, dans la quasi-totalité des formes d'oppression, nonobstant la diversité des configurations intersectionnelles. J'y reviendrai.

On notera que le débat sur les niveaux d'analyse macro/micro est marqué par une divergence : selon plusieurs auteurs, en effet, l'analyse intersectionnelle se concentrerait trop sur l'un des deux. Ainsi pour la psychologue danoise Dorthe Staunæs, une reformulation du concept de l'intersectionnalité à la lumière des écrits post-structuralistes et socioconstructivistes sur la constitution du sujet (la subjectivation) est nécessaire, dans la mesure où le paradigme de l'intersectionnalité serait compromis par sa dépendance excessive des structures, au détriment de l'analyse des dimensions subjectives des rapports de pouvoir inégalitaires (Staunæs 2003 : 101). À l'opposé, Collins (2009 : IX) regrette que les analyses intersectionnelles soient devenues ces dernières années beaucoup trop introspectives (*turned inward*) et se concentrent trop sur les narrations des identités. Tout en reconnaissant la matérialité que cette

tendance apporte à la saisie de l'intersectionnalité, la sociologue américaine déplore le recul des approches structurelles dans les études sur les inégalités sociales, qu'elle attribue à la montée de la théorie poststructuraliste, et souligne l'urgence de recentrer l'attention sur l'analyse sociostructurelle de l'inégalité, précisément aux manifestations organisationnelles et institutionnelles des dissymétries de pouvoir.

Ce clivage macro/micro n'est pas sans lien avec la double généalogie de l'intersectionnalité qui est matière à controverses : si la parenté entre l'intersectionnalité et la pensée féministe noire semble largement acceptée (Crenshaw 1989 ; Collins 2000 ; Brah & Phoenix 2004<sup>5</sup>), celle avec la pensée postmoderne/poststructuraliste demeure plus contestée. Même au sein d'une même tendance, les lectures peuvent diverger : ainsi pour Kimberlé Crenshaw<sup>6</sup> (1991 : 1244-1245, n. 9), l'intersectionnalité est un concept d'appoint reliant les politiques contemporaines à la théorie postmoderne, alors que pour Patricia Hill Collins elle constitue un paradigme alternatif à l'antagonisme positivisme/postmodernisme, qui ferait partie des dichotomies structurant l'épistémologie occidentale (Collins 2000 : 296).

Cette double affiliation théorique de l'intersectionnalité se configure différemment selon les contextes nationaux. Alors qu'aux États-Unis les productions scientifiques qui se prévalent de l'intersectionnalité sont fortement influencées par la pensée féministe noire, au sein de laquelle la tradition néo-marxiste demeure

---

5. Soulignons qu'une trop étroite association de l'intersectionnalité aux femmes afro-américaines a été critiquée pour son réductionnisme. Selon Lykke, la filiation proposée par bell hooks [nom d'usage de Gloria Jean Watkins, NdlR] qui lie l'intersectionnalité au féminisme afro-américain ne reconnaît pas la contribution des féministes socialistes et marxistes en Europe, qui ont dès les années 70 examiné l'intersection des rapports de sexe/genre et des rapports de classe. C'est également dans ce sens critique qu'il est possible de lire la remarque de Walby (2007 : 450) : « l'intersectionnalité est un nouveau terme pour décrire une vieille question dans la théorisation des relations entre les différentes formes d'inégalité sociale ». Les efforts pour rendre visibles les travaux féministes des années 70 et 80 qui traitaient des divisions sociales articulées traduisent aussi une certaine volonté de montrer les possibles filiations multiples d'un « paradigme » qui semble s'imposer aujourd'hui dans la littérature.

6. S'inscrivant dans le courant *Critical Race Feminism*, qui émerge en réaction à l'ethnocentrisme des *Critical Legal Studies* et à l'indifférence des *Critical Race Theory* envers l'inégalité de genre, la juriste afro-américaine Crenshaw fut la première à utiliser le terme intersectionnalité (*intersectionality*) en 1989. Son approche distingue *intersectionnalité structurelle* (marginalisation liée aux barrières structurelles) de *intersectionnalité politique* (marginalisation découlant du fait d'être situé dans des groupes dont les intérêts politiques sont conflictuels).

prégnante, en Europe, et notamment dans les pays scandinaves et aux Pays-Bas, l'intersectionnalité se situe davantage sur le versant postmoderne. Cette association à la pensée poststructuraliste et à ses outils produit, dans les meilleurs cas, un avancement indéniable du paradigme intersectionnel, notamment dans l'élaboration de cadres conceptuels originaux et pertinents et leur mise en application dans des recherches utilisant des méthodes qualitatives. Ainsi, dans une analyse très fine des narrations identitaires de jeunes Marocaines issues de l'immigration aux Pays-Bas, Buitelaar utilise le concept de « soi-dialogique » (Bakhtine 1981 ; Hermans & Kempen 1993) pour examiner leurs identifications intersectionnelles sous forme de dialogues entre les multiples voix du soi, où chacune des voix est inscrite dans les répertoires de pratiques, de caractères et de discours traversés par des rapports de pouvoir spécifiques (Buitelaar 2006 : 273) – une démonstration empirique réussie des manières dont « les identifications particulières sont toujours co-construites avec les autres catégories identitaires » (*ibid.*). On mentionnera également le travail de Kofoed (2008) qui mobilise avec succès un cadre d'analyse intersectionnel, conjugué à une épistémologie poststructuraliste de la normalité/déviance, dans le domaine des sciences de l'éducation. Déployant des méthodes d'enquête qualitative (observation et interviews) dans une école primaire de Copenhague, l'auteure interroge le statut du football comme un espace d'institution de la masculinité et examine les processus d'inclusion et d'exclusion mobilisant des catégories intersectionnelles à travers la sélection des joueurs à des équipes de football. Son analyse montre non seulement l'imbrication des catégories sociales les plus souvent étudiées comme la race, le genre et la classe, mais révèle aussi d'autres axes de différenciation moins problématisés, tels l'apparence physique, les aptitudes scolaires et sportives.

Si les travaux de Buitelaar et Kofoed conjuguent l'intersectionnalité avec des outils conceptuels plus ou moins inspirés par le poststructuralisme, de manière à mieux asseoir l'intersectionnalité comme paradigme de recherche, on ne peut toutefois généraliser le bien-fondé d'une telle association. À titre d'exemple, certaines mises en lien hâtives de l'intersectionnalité avec l'œuvre de Foucault me paraissent problématiques. Ainsi pour Susanne Knudsen (2006 : 61), spécialiste de l'éducation et des études des médias, la question du pouvoir inspirée par Foucault se situe au cœur du concept d'intersectionnalité : une perspective que partage la sociologue des sciences Kathy Davis, selon laquelle « l'intersectionnalité s'inscrit résolument dans le projet postmoderne de conceptualisation des identités comme multiples et fluides, et rejoint les perspectives foucauldienne sur le pouvoir en ce que celles-ci mettent l'accent sur les processus dynamiques et sur la déconstruction des

catégories normalisatrices et homogénéisantes » (2008 : 71 ; voir aussi Staunæs 2003). Associer étroitement l'intersectionnalité à la conception foucauldienne du pouvoir et de la domination me semble discutable dans la mesure où Foucault a toujours refusé d'identifier un principe de domination quel qu'il soit (classe, race ou genre) et de désigner un sujet ou un groupe de sujets comme étant à la source du pouvoir<sup>7</sup> (Hall 1997) ; par conséquent, un tel raccordement nécessite plus d'approfondissement théorique que ne l'offre actuellement la littérature.

En outre, le lien entre l'intersectionnalité et la pensée postmoderne doit être appréhendé de façon longitudinale et non statique, dans la mesure où, comme le fait remarquer Vakulenko (2007 : 185), les points soulevés par la pensée postmoderne tels que l'essentialisme identitaire et la réification des catégories, initialement considérés comme des critiques de l'intersectionnalité, ont par la suite été incorporées dans la définition et la compréhension contemporaines de ce qu'est l'approche intersectionnelle.

*In fine*, qu'on la rattache au postmodernisme ou qu'on l'y oppose, un point me semble clair : la montée de l'intersectionnalité a été facilitée par la mise en doute des vérités scientifiques et les critiques du positivisme encouragés par le postmodernisme, ce qui, dans la sociologie contemporaine, a conduit à l'abandon des explications unidimensionnelles de l'inégalité sociale, qui la réduisaient aux rapports de classe, et à un gain d'intérêt pour les questions de l'inégalité complexe et des discriminations multiples (Therborn 2000).

Il convient à cet égard de s'attarder brièvement sur les différences que l'on observe dans la compréhension, l'usage et la réception de l'intersectionnalité en fonction des contextes nationaux. Certaines tendances sont plus prononcées dans certains pays. Le clivage le plus manifeste s'observe entre les productions scandinaves où l'intersectionnalité est, on l'a vu, davantage associée au poststructuralisme et mobilisée dans les analyses des processus de subjecti-

---

7. On notera à cet égard que l'analyse du pouvoir chez Foucault vise à faire « extraire historiquement et empiriquement les rapports de pouvoir, les opérateurs de domination », « au lieu de faire dériver les pouvoirs de la souveraineté » (Foucault 1997 : 38). Il s'agira de partir de la relation du pouvoir et non des sujets, et de montrer comment ces relations d'assujettissement fabriquent des sujets. Il s'agira « de faire ressortir les rapports de domination et de les laisser valoir dans leur multiplicité, dans leur différence, dans leur spécificité ou dans leur réversibilité : *ne pas chercher, par conséquent, une sorte de souveraineté source des pouvoirs ; au contraire, montrer comment les différents opérateurs de domination s'appuient les uns aux autres, dans un certain nombre de cas se renforcent et convergent, dans d'autres cas, se nient ou tendent à s'annuler* » (Foucault 1997 : 39, mon italique).

vation, et les travaux nord-américains qui l'utilisent principalement dans les analyses structurelles de l'inégalité. Les approches nord-américaines considèrent l'intersectionnalité comme « un champ d'investigation novateur et émergent qui fournit une lentille analytique critique pour interroger les disparités sociales liées à la race, l'ethnicité, la classe, le handicap, l'âge, la sexualité et le genre, et pour contester les façons courantes de rendre compte de ces structures d'inégalité » (Dill & Zambana 2009 : 1). On privilégie ainsi l'analyse de l'impact du système ou de la structure par rapport à celle de la formation des identités. Les travaux britanniques, en revanche, se focalisent davantage sur les aspects dynamiques et relationnels de l'identité sociale (Prins 2006 : 279). Ces différences « nationales » traduisent *grosso modo* la pérennité de la tension acteur/structure dans la compréhension et l'utilisation de l'intersectionnalité.

Comment sortir de l'impasse acteur/structure et des analyses divisées micro/macro ? Des pistes intéressantes sont proposées par plusieurs auteurs (Walby 2007 ; Yuval-Davis 2006 ; Knapp 2005 ; Collins 2000) afin d'éviter l'écueil des raisonnements dichotomiques et d'élargir la portée théorique de l'intersectionnalité. Avant de les examiner, il convient de s'arrêter sur un différend théorique qui marque leurs suggestions.

### 3. *Différend théorique sur le statut ontologique des catégories de différence*

Si l'interaction des catégories de différence constitue un point de consensus dans la littérature intersectionnelle – en témoigne l'utilisation répandue de termes faisant allusion aux catégories/identités/processus « mutuellement constitutifs » – la question ontologique (*qu'est-ce que c'est*) et la question épistémologique (*comment on la regarde*) sont sujettes à controverses. Un certain flou entoure en effet ce « mutuellement constitutif » : Qu'est-ce qui est censé être mutuellement constitutif ? S'agit-il des catégories de différence/identité ou des processus qui les sous-tendent ? Dire qu'ils sont mutuellement constitutifs revient-il à signifier que l'un ne peut exister (ou n'a jamais existé) sans l'autre ? Ces relations de constitution mutuelle sont-elles symétriques ? Ou peuvent-elles être asymétriques, un rapport de domination surdéterminant les autres dans certains contextes, sous certaines conditions ?

Si les écrits actuels ont rompu avec le dogmatisme rejetant toute hiérarchisation (asymétrie de pouvoir) entre les axes de division sociale<sup>8</sup>, soit-elle empiriquement justifiée, ils n'offrent pas

---

8. Le rejet catégorique de la hiérarchisation des axes d'inégalité sociale (race, genre, classe) est surtout caractéristique de la phase initiale de

toujours des éclairages ontologiques et épistémologiques sur ce « mutuellement constitutif ». En effet, bon nombre de textes se contentent d'un énoncé de principe, réduisant l'intersectionnalité et l'idée de co-constitution des catégories de différence à une simple formule vidée de son contenu. La sociologue canadienne Daiva Stasiulis a identifié ce problème il y a dix ans et dénoncé une attitude *tokenist* (par pure forme) consistant à dresser une simple liste des différences. Plus tard, dans un contexte de circulation accrue du concept au-delà du monde anglo-saxon, en particulier dans le monde scandinave et germanophone, la sociologue allemande Gudrun Axeli Knapp a généralisé cette critique et affirmé que la popularité remarquable de l'intersectionnalité n'est pas sans lien avec la superficialité de certains de ses usages. Pour elle, la réification de l'intersectionnalité en une formule à citer, dépouillée de son bagage de réalisation (*concretion*), de son contexte et de son histoire, a constitué l'une des conditions de sa propagation (Knapp 2005 : 255). Dès lors, l'intersectionnalité s'apparente à un « discours doxographique », soit un « discours de second-ordre ou métathéorique dans lequel les théories se transforment en entités taxinomiques » (254), dont la vie et la carrière dans le « marché des citations » reposent sur un mot d'ordre secret identifié par Derrida (1990 : 75) : « n'utilise pas ce concept, seulement mentionne-le » (Knapp 2005 : 252, 254).

Parmi les travaux qui s'efforcent de conceptualiser les relations entre différentes catégories d'inégalités, un débat central concerne le statut ontologique de ces catégories. S'agit-il de phénomènes ayant une certaine autonomie les uns par rapport aux autres ou sont-ils imbriqués entre eux de façon insécable ? Ici, les questions ontologique et épistémologique s'entremêlent, certains optant pour des définitions qui unissent l'objet d'analyse et la manière d'y regarder. Nombre d'auteurs soulignent l'importance de « maintenir des dissociations analytiques » entre les catégories de différence (*comment on le pense et l'étudie ?*), tout en reconnaissant que « dans la réalité, les individus vivent ces catégorisations simultanément » (*de quoi il s'agit ?*). Cette tendance est particulièrement forte dans

---

l'intersectionnalité (des années 1980 jusqu'au milieu des années 1990). Pour son époque, ce rejet est compréhensible comme un acte politique de résistance aux approches monistes de la domination sociale que j'ai discutées ailleurs (Bilge, à paraître). Ces dernières subsumaient par des *a priori* idéologiques les différents rapports d'inégalité sous une cause principale, une domination fondamentale (qu'il s'agisse de l'exploitation capitaliste, du patriarcat ou du racisme) dont étaient censées découler les autres. Aujourd'hui, l'orientation dominante laisse les relations entre les catégories de différenciation comme une question ouverte devant être vérifiée empiriquement (Hancock 2007).

les travaux britanniques, attachés à un principe d'analyse sociologique important : la spécificité d'un phénomène au sein des systèmes sociaux (McAll 1990 : 216). Ils insistent par conséquent sur les bases ontologiques distinctes et irréductibles des différentes catégories d'inégalité sociale et critiquent des travaux qui ne tiennent pas compte de leurs ontologies et histoires spécifiques (par exemple, Acker 2006b ; Anthias & Yuval-Davis 1992 ; Yuval-Davis 2006). Ils craignent aussi que le refus de hiérarchiser les rapports de domination ne standardise les liens entre eux et ne conduise à des savoirs décontextualisés et anhistoriques.

Ainsi, dans leurs travaux précurseurs, Anthias et Yuval-Davis (1992) affirment que chaque axe de division sociale a une base ontologique irréductible et rappellent que ces axes sont des constructions sociohistoriques imbriquées les unes dans les autres. Dans un texte plus récent, Yuval-Davis revisite leur conceptualisation :

La base ontologique de chacune de ces divisions est autonome, et chacune donne la priorité aux différentes sphères de relations sociales. [...] Par exemple, les divisions de classe sont ancrées dans les processus économiques de production et de consommation ; le genre doit être compris non pas comme une différence sociale « réelle » entre les hommes et les femmes, mais comme un discours qui renvoie aux groupes d'individus dont les rôles sociaux sont définis par leur différence sexuelle/biologique [...] Les divisions ethniques et raciales renvoient aux discours des collectivités construites autour des frontières d'inclusion et d'exclusion (Yuval-Davis 2006 : 200-201).

Si cet effort destiné à rendre l'analyse intersectionnelle attentive aux bases ontologiques de chaque axe des divisions sociales est considéré comme un pas dans la bonne direction (Walby 2007 : 454), il est néanmoins critiqué pour sa faiblesse théorique. Pour Sylvia Walby, sociologue britannique, cette approche, qu'elle qualifie de « réductionnisme ségréatif », est préférable aux autres<sup>9</sup>, mais elle manque aussi de cohérence sur le plan théorique, dans la mesure où elle prête à chaque axe/catégorie de l'inégalité sociale un

---

9. Les quatre autres tendances que Walby (2007 : 451-453) identifie dans la littérature intersectionnelle sont : la *critique des sur-généralisations* qui dissimulent la diversité interne des catégories ; le *réductionnisme à un axe principal d'inégalité* duquel sont censés découler les autres axes, ce que j'ai qualifié d'approche moniste (Bilge, à paraître) ; le *micro-réductionnisme* qui rejette toute conception systémique des relations sociales et privilégie l'étude ethnographique d'intersections spécifiques – approche à qui Walby impute un réductionnisme culturel et une incapacité à expliquer des phénomènes plus vastes ; le *rejet des catégories*, qui ne représenteraient jamais le monde vécu de manière adéquate et seraient pernicieuses à cause de leur potentiel de se cristalliser dans la pratique – une approche problématique selon Walby car une déconstruction radicale des catégories complique toute analyse axée sur une distinction intercatégorielle.

fondement ontologique distinct et irréductible et qu'elle considère ces axes comme mutuellement constitutifs. Comment ces catégories ayant des bases ontologiques distinctes et irréductibles peuvent-elles en théorie se constituer mutuellement, demande Walby (2007 : 453), qui suggère d'améliorer cette approche de deux façons. Ces pistes d'affinement théorique de l'intersectionnalité s'inscrivant dans le cadre plus général des débats sur les limites de la portée explicative de l'intersectionnalité et des façons de l'élargir, je les analyserai dans la section suivante.

#### 4. Comment élargir la portée théorique de l'intersectionnalité ?

Comme mentionné précédemment, la quête de solutions pour sortir de l'opposition acteur/structure ou micro/macro s'inscrit dans une problématique plus générale des capacités explicatives de l'intersectionnalité : l'intersectionnalité est-elle suffisante comme théorie pour analyser tout ce à quoi elle aspire (Faber 2005 ; Gimenez 2001) ? Plusieurs auteurs soulignent la nécessité d'un affinement théorique : pour les uns, il faut complexifier les niveaux d'analyse (Yuval-Davis 2006 ; Collins 2000) ; pour les autres, il faut tisser des liens entre l'intersectionnalité et les théories sociales plus générales (par exemple, Knapp 2005 ; Walby 2007).

Parmi les auteurs qui cherchent à dépasser les niveaux d'analyse le plus souvent discutés dans la littérature, en l'occurrence la division macro/micro, on peut compter Patricia Hill Collins et Nira Yuval-Davis. Selon Collins, l'approche intersectionnelle doit prendre en compte quatre domaines de pouvoir : *structurel* (lois, institutions), *disciplinaire* (gestion administrative et bureaucratique), *hégémonique* (naturalisation culturelle, idéologique des rapports de domination), et *interpersonnel* (interactions quotidiennes informées par diverses hiérarchies) (Collins 2000 : 18, 277-290). Pour Yuval-Davis, l'analyse intersectionnelle doit s'inscrire dans une *approche constitutive* et non additive, dans laquelle les divisions sociales sont à analyser à la fois dans leurs dimensions macro et micro par le recours à un cadre à quatre niveaux : *organisationnel*, qui renvoie aux institutions et organisations sociales, politiques et économiques ; *intersubjectif*, qui désigne les relations de pouvoir et d'affect entre acteurs concrets dans des situations informelles ou institutionnelles ; *expérientiel*, qui capte l'expérience subjective des individus, la perception qu'ils ont d'eux-mêmes et leurs attitudes face aux autres ; et *représentationnel*, qui renvoie au niveau des représentations culturelles des divisions sociales ayant cours dans la société (Yuval-Davis 2006 : 198). Allant au-delà de la division binaire matériel/symbolique, que l'on trouve par exemple dans les travaux de Maynard (1994), les cadres délimités par ces deux auteurs appréhendent les rapports sociaux constitu-

tifs de chacun des quatre niveaux d'analyse comme étant produits/reproduits à la fois matériellement et symboliquement, et ayant des effets tant matériels que symboliques.

L'autre voie proposée pour l'affinement théorique de l'intersectionnalité consiste à la conjuguer aux théories sociologiques plus générales. Au sein de cette tendance, on remarquera deux postures différentes quant aux relations entre les axes des divisions sociales : la première tendance instaure, quoique de manière moins explicite que par le passé, une certaine hiérarchie entre ces axes, en suggérant la centralité des inégalités de classe par rapport aux autres formes d'inégalité (Gimenez 2001 ; Skeggs 1997). La deuxième tendance refuse de tels *a priori* et traite le sujet des hiérarchies éventuelles entre les différents axes d'inégalité sociale comme une question empirique qu'il faut considérer en situant l'objet d'étude dans son contexte sociohistorique.

On trouve chez Gimenez une illustration de cette première tendance qui prône l'élargissement de la portée théorique de l'intersectionnalité en la conjuguant aux théories générales d'inspiration marxiste – qui accordent une primauté à la classe comme rapport de domination principal. Selon Gimenez, le fait que l'intersectionnalité postule l'équivalence des systèmes de domination – ce qui occulterait la centralité de la classe, comment par exemple les revendications des minorités ethniques ou des femmes sont subordonnées à des contraintes économiques – l'empêche d'accéder à une plus grande portée théorique.

Une critique similaire est émise par la sociologue britannique Skeggs selon qui l'intersectionnalité instaure une série d'équivalences entre race, genre et classe, et occulte la logique particulière des luttes de classe (Gressgård 2008 : n. 6). Pour Skeggs, qui étudie dans ses travaux la constitution mutuelle du genre, de la classe, de la nation et des sexualités, sans pour autant se situer dans le courant intersectionnel, il faudra rendre l'analyse intersectionnelle plus attentive aux spécificités historiques des formations sociales afin d'éviter l'écueil réductionniste. Comme nous le verrons, les auteurs se réclamant de la deuxième tendance, celle visant l'élargissement théorique de l'intersectionnalité en la conjuguant aux théories sociologiques générales sans pour autant instaurer des hiérarchies plus ou moins implicites entre les catégories d'inégalité, poussent plus loin le débat sur le réductionnisme et ses multiples formes, et offrent diverses pistes pour les éviter.

Ainsi, contrairement à la proposition de Gimenez d'accorder aux rapports de classe un statut prédominant, justifié par le fait que les autres rapports sociaux structurant l'inégalité seraient subordonnés à des contraintes économiques – proposition qui conduit, à mon avis, à un retour en arrière –, les voies empruntées par Knapp, Acker, Walby et Hall offrent l'avantage d'élargir la portée

théorique de l'intersectionnalité sans subsumer un type de système social (qu'il s'agisse de classe, de race ou de genre, pour n'énumérer que ceux-là) sous un système pensé comme surdéterminant. Je considérerai ci-dessous chacune de ces voies.

Une première proposition vient de Knapp. D'après elle, articuler l'intersectionnalité avec les appareillages de la théorie critique sociale plus générale permettra de dépasser les analyses micro-sociologiques, prépondérantes dans la littérature, pour mieux comprendre les aspects structurels de la subjectivation et les positionnements de sujets structurés (*structured subject positions*) (Knapp 2005 : 259). Selon Knapp la théorie féministe, alors même qu'elle a révélé l'existence de différences et inégalités multiples, semble mal outillée pour les considérer dans un cadre sociologique plus global, tandis que les grands schèmes d'interprétation développés par les théories sociales ne rendent pas compte de la multiplicité et de la concomitance des axes d'inégalité (Knapp 2005 : 260).

La perspective adoptée par Acker (2006a) est quelque peu ambiguë dans la mesure où, dans certains de ses écrits, elle suggère un primat des inégalités de classe sur les autres formes d'inégalités et estime nécessaire de les combattre en premier si l'on souhaite voir disparaître les autres. Ailleurs, elle souligne que même si la classe occupe le cœur de son analyse – ce qu'elle justifie par le fait que les inégalités de classe apparaissent encore comme légitimes sur le plan tant social que légal en ce début de XXI<sup>e</sup> siècle, alors que les inégalités de genre et de race sont perçues comme de la discrimination –, il ne s'agit là que d'une dimension parmi d'autres, de sorte que le type d'analyse qu'elle privilégie peut très bien être entamé à partir du genre, de la race ou de la sexualité (Acker 2006b). À travers son modèle – que l'on peut qualifier de concentrique, dans la mesure où il met au centre un axe des divisions sociales et examine les liens entre celui-ci et les autres – elle reconceptualise la classe en étendant la signification de l'économique, et examine comment la classe est genrée et racisée ainsi que la manière selon laquelle le genre et la race/l'ethnicité, en tant que formes de différenciation sociale, traversent les rapports de classe et contribuent à leur production et reproduction. *In fine*, le modèle retenu par Acker semble suivre sur le plan formel l'approche sociologique bien connue de Smith, qui inscrit le genre au cœur de l'analyse et vise à l'appréhender dans toute sa complexité dans un contexte donné (Siltanen & Doucet 2008), démarche qui révèle en bout de ligne les interactions du genre avec d'autres systèmes d'inégalité sociale tels que la classe et la race. Pour Acker, entamer l'analyse à partir d'un axe de division sociale et la structurer autour de cet axe se distingue d'une conception de ces axes comme mutuellement constitutifs. Manifestant sa réserve à l'idée d'une constitution mutuelle des relations sociales, elle af-

firme : « même si le concept des rapports de classe genrés et racisés représente la classe, le genre et la race comme intrinsèquement interconnectés, ces concepts signifient aussi une différence qui peut être perdue de vue dans l'effort de les aborder comme mutuellement constitutifs » (Acker 2006b : 51-52).

Pour sa part, Walby préconise d'élargir la portée théorique de l'intersectionnalité en l'inscrivant dans une théorie des systèmes, revue et corrigée par les apports de la théorie de la complexité (*complexity theory*) qu'elle définit comme « un corpus dispersé qui traite des questions fondamentales sur la nature des systèmes et de leurs transformations » (Walby 2007 : 449). Selon elle, il est possible d'améliorer l'approche dite de « réductionnisme ségréatif », qu'elle examine à travers le travail de Yuval-Davis (2006), en la poussant dans deux directions. D'une part, l'articulation entre différents systèmes de relations sociales et les façons dont ceux-ci s'affectent mutuellement doivent être mieux théorisées par la distinction entre deux types de relations sociales : des domaines institutionnalisés comme l'économique, le politique, la société civile et des relations sociales telles que la classe, le genre et l'ethnicité (Walby 2007 : 454, 459). D'autre part, l'ontologie spécifique de chaque ensemble de relations sociales (de classe, de genre et d'ethnicité) doit être théorisée de manière plus complète. Au lieu de penser que chaque ensemble repose sur une base unique (économique pour les rapports de classe, discursive/culturelle pour les rapports de genre, etc.), il faut envisager ces ontologies spécifiques de façon plus profonde, incluant dans chacun des systèmes (de classe, de genre et d'ethnicité) la totalité des domaines institutionnalisés (l'économique, le politique et la société civile).

L'approche de Walby n'est pas sans rappeler celle de Stuart Hall, bien qu'elle ne s'y réfère pas. Il importe de considérer la théorie de l'articulation de Stuart Hall, même si son œuvre influente et difficile à classer ne s'insère pas explicitement au sein du corpus intersectionnel. S'inspirant des travaux de Gramsci et d'Althusser, Hall prône un modèle d'autonomie relative des systèmes de genre, de classe, de race, c'est-à-dire leur dissociation analytique. On retrouve l'idée de l'intersectionnalité des divisions sociales dans son œuvre, comme en témoigne ce court extrait :

La fin du sujet Noir essentiel oblige à reconnaître que les questions centrales de la race sont toujours apparues historiquement en articulation, en formation avec d'autres catégories et divisions, et qu'elles n'ont jamais cessé de croiser et de recroiser les catégories de classe, de genre et d'ethnicité (Hall 2007 : 207).

La théorie de l'articulation de Hall peut constituer un complément intéressant, voire indispensable, à l'intersectionnalité, non seulement parce qu'elle permet de maintenir une fluidité associée

au constructivisme social et à la théorie postmoderne (Collins 1998 : 259), mais aussi parce qu'elle montre la pertinence des analyses qui se penchent sur les spécificités historiques des formations sociales de race, de classe et de genre, tout en reconnaissant et en examinant leurs interdépendances<sup>10</sup>. Selon Hall, le positionnement social de l'individu dans les structures de pouvoir et des relations sociales ne conduit pas nécessairement à des formations idéologiques et à des pratiques politiques spécifiques ; par conséquent, il faut rendre compte de l'articulation des différentes instances de la formation sociale (économique, politique, culturelle) au sein de chaque système social de race, de classe et de genre (Hall 1985 : 94-96). Comme le fait remarquer Juteau (1994 : 102-103), la théorie d'articulation de Hall, que le sociologue développe dans ses écrits des années 1980 (voir Hall 1980, 1985, 1986), permet d'éviter autant le *réductionnisme horizontal*, soit l'incapacité à appréhender l'autonomie relative des systèmes sociaux de race, de classe et de genre et à les conceptualiser comme analytiquement distincts, que le *réductionnisme vertical*, soit l'aplanissement de toutes les médiations entre les différentes instances (économique, politique et idéologique) des formations sociales (Hall 1986 : 10).

### Conclusion

L'intersectionnalité constitue, au sein du discours féministe, un point nodal dans le sens entendu par Laclau et Mouffe (1985), c'est-à-dire un signe dont le sens est en constante négociation (Egeland & Gressgård 2007). Comme nous l'avons vu à travers les débats sur la généalogie de l'intersectionnalité, il s'agit d'un terrain contesté et marqué par des récits concurrents qui font intervenir des acteurs et des points de vue différents.

Si les auteurs s'accordent pour reconnaître l'importance de l'intersectionnalité dans l'avancement des connaissances sur la complexité des inégalités et des identités sociales, certains ne manquent pas d'en identifier les limites théoriques et de proposer diverses pistes en guise de solution. D'où la nécessité d'une théorisation qui contextualise et historise les structures de pouvoir que l'intersectionnalité aspire à analyser, afin d'éviter toute description réifiée et anhistorique. Le pouvoir explicatif de l'intersectionnalité n'étant pas suffisant pour rendre compte de tout ce à quoi elle aspire, une conjugaison de l'intersectionnalité aux appareillages des théories sociologiques plus générales s'avère de surcroît nécessaire pour élargir sa portée théorique. Ma propre position dans ce débat

---

10. On notera à cet égard que Hall conçoit également l'identification comme un processus d'articulation, un point de charnière où de multiples différences entrent en dynamique.

théorique s'inscrit davantage dans la perspective d'une autonomie relative des systèmes d'inégalité sociale, qui reconnaisse l'utilité et s'accommode de dissociations analytiques justifiées et historisées. Je trouve particulièrement prometteuse une articulation entre la perspective de Walby, permettant de théoriser de manière approfondie les ontologies spécifiques de chaque système d'inégalité sociale, et la théorie de l'articulation de Hall, qui apporte des éclairages sur l'articulation des différentes instances de la formation sociale (économique, politique, culturelle) au sein de chaque système social de race, de classe et de genre.

Par ailleurs, j'insiste sur la nécessité d'avoir recours aux concepts médiateurs autour desquels l'intersectionnalité peut devenir opérationnelle. Comme nous l'avons vu, la mise en pratique de l'intersectionnalité dans la recherche nécessite ces concepts médiateurs, qu'il s'agisse du « soi-dialogique » mobilisé par Buiteelaar (2006) ou des formes de capital social théorisées par Bourdieu que Skeggs (1997) mobilise avec brio pour analyser les intersections entre classe et genre dans le processus de production des subjectivités.

En dernier lieu, j'insisterai sur l'importance de ne pas stabiliser l'intersectionnalité dans une direction programmatique. Comme le fait remarquer Davis (2008 : 72), l'ambiguïté d'une théorie favorise le travail de synthèse, alors que son côté inachevé incite les chercheurs à la tester dans de nouveaux champs d'application. Face à la grande diversité de ses usages dans différents domaines d'études et sous différentes influences théoriques, il serait pertinent de traiter à cet égard l'intersectionnalité comme un méta-principe devant être ajusté et complété en fonction des champs d'études et des visées de la recherche, et d'en accepter les mises en application plurielles.

Sirma BILGE.

(Université de Montréal.)

sirma.bilge@umontreal.ca

Je remercie Olivier Roy, étudiant au doctorat en sociologie à l'Université de Montréal, de son aide précieuse dans la recherche documentaire.

### Références

Acker, J. (2006a) « Inequality Regimes : Gender, Class, and Race in Organizations », *Gender & Society*, 20(4) : 441-464.

Acker, J. (2006b) *Class Questions, Feminist Answers*. Lanham : Rowman & Littlefield.

Anthias, F. & Yuval-Davis, N. (1992) *Racialized Boundaries : Race, Nation, Gender, Colour & Class & the Anti-Racist Struggle*. Londres : Routledge.

Bakhtine, M. (1981) *The Dialogic Imagination. Four Essays*. Austin : Texas UP.

Bilge, S. (à paraître) « De l'analogie à l'articulation : théoriser la domination sociale et l'inégalité complexe », *L'homme et la société*.

Brah, A. & Phoenix, A. (2004) « Ain't I a Woman ? Revisiting Intersectionality », *J. Int. Women's Studies*, 5(3) : 75–86.

Buitelaar, M. (2006) « 'I am the Ultimate Challenge'. Accounts of Intersectionality in the Life-Story of a Well-Known Daughter of Moroccan Migrant Workers in the Netherlands », *Eur. J. Women's St.* 13(3) : 259-276.

Collins, P. H. (2009) « Foreword. Emerging Intersections. Building Knowledge and Transforming Institutions », dans B. Dill et R. Zambana (éds) *Emerging Intersections. Race, Class and Gender in Theory, Policy and Practice*, p. VII-XIII. New Brunswick, NJ : Rutgers UP.

Collins, P. H. (2000) *Black Feminist Thought : Knowledge, Consciousness, and the Politics of Empowerment* [1990]. New York : Routledge.

Collins, P. H. (1998) *Fighting Words : Black Women and the Search for Justice*. Minneapolis : Minnesota UP.

Crenshaw, K. (1989) « Demarginalizing the Intersection of Race and Sex : a Black Feminist Critique of Discrimination Doctrine, Feminist Theory and Antiracist Practice », *Univ. of Chicago Legal Forum*, 89 : 139-167.

Crenshaw, K. (1991) « Mapping the Margins: Intersectionality, Identity Politics, and Violence against Women of Color », *Stanford Law Review* 43(6) : 1241-1299.

Davis, K. (2008) « Intersectionality as Buzzword : A Sociology of Science Perspective on What Makes a Feminist Theory Successful », *Feminist Theory*, 9(1) : 67-85.

Denis, A. (2008) « Intersectional Analysis : A Contribution of Feminism to Sociology », *International Sociology*, 23(5) : 677-694.

Derrida, J. (1990) « Some Statements and Truisms about Neologisms, Newisms, Postisms, Parasitisms and other Small Seismisms », dans David Carroll (éd.) *The States of Theory : History, Art, and Critical Discourse*, p. 63-95. Stanford, CA: Stanford UP.

Dill, B. T. & Zambana, R. E. (2009) « Critical Thinking about Inequality. An Emerging Lens », dans B. T. Dill et R. E. Zambana (éds) *Emerging Intersections. Race, Class and Gender in Theory, Policy and Practice*, p. 1-21. New Brunswick, NJ : Rutgers UP.

Egeland, C. & Gressgård, R. (2007) « The 'Will to Empower' : Managing the Complexity of the Others », *Nora. Nordic J. of Women St.*, 15 : 207-219.

Faber, S. T. (2005) « Towards an Intersectional Analysis of Gender and Class on the Basis of Bourdieu's Sociology », Aalborg : Aalborg University, [www.ruc.dk/upload/application/pdf/dae84ec7/Faber.pdf](http://www.ruc.dk/upload/application/pdf/dae84ec7/Faber.pdf)

Foucault, M. (1997). *Il faut défendre la société. Cours au Collège de France, 1975-1976*. Paris : Gallimard-Seuil-EHESS.

Gimenez, M. (2001) « Marxism and Class, Gender and Race : Rethinking the Trilogy », *Race, Gender and Class*, 8(2) : 23-33.

Gressgård, R. (2008) « Mind the Gap : Intersectionality, Complexity and 'the Event' », *Theory & Science*, 10(1): 1-16, [theoryand-science.icaap.org/content/vol10.1/Gressgard.html](http://theoryand-science.icaap.org/content/vol10.1/Gressgard.html)

Hall, S. (2007) « Nouvelles ethnicités » [1989], dans Id., *Identités et cultures. Politiques des Cultural Studies*, p. 203-213. Paris : Amsterdam.

Hall, S. (1997) « The Spectacle of the 'Other' », dans S. Hall (éd.), *Representation : Cultural Representations and Signifying Practices*, p. 223-279. London : Sage/Open UP.

Hall, S. (1986) « Gramsci's Relevance for the Study of Race and Ethnicity », *Journal of Communication Inquiry*, 10(2) : 5-27.

Hall, S. (1985) « Signification, Representation and Ideology ; Althusser and the Post-structuralist Debates », *Critical Studies in Mass Communication*, 2(2) : 91-114.

Hall, S. (1980) « Race, Articulation and Societies Structured in Dominance », dans Coll., *Sociological Theories : Race and Colonialism*, p. 305-345. Paris : UNESCO.

Hancock, A-M. (2007) « Intersectionality as a Normative and Empirical Paradigm », *Politics & Gender*, 3(2) : 248-254.

Hankivsky, O. & Christoffersen, A. (2008) « Intersectionality and the Determinants of Health : a Canadian Perspective », *Critical Public Health*, 18(3) : 271-283.

Henderson, D. & Tickamyer, A. (2009) « The Intersection of Poverty Discourses : Race, Class, Culture and Gender », dans B. Dill & R. Zambana (éds) *Emerging Intersections. Race, Class and Gender in Theory, Policy and Practice*, p. 73-100. New Brunswick, NJ : Rutgers UP.

Hermans, H. & Kempen, H. (1993) *The Dialogical Self : Meaning as Movement*. San Diego, CA : Academic Press.

Juteau, D. (1994) « De la fragmentation à l'unité : vers l'articulation des rapports sociaux », *L'égalitarisme en question. Cahiers de recherche éthique*, 18 : 81-108.

Knapp, G.-A. (2005) « Race, Class, Gender : Reclaiming Baggage in Fast Travelling Theories », *Eur. J. of Women's Studies*, 12 : 249-265.

Knudsen, S. V. (2006) « Intersectionality – A Theoretical Inspiration in the Analysis of Minority Cultures and Identities in Textbooks », dans *Caught in the Web or Lost in the Textbook ? 8<sup>th</sup> Int. Conf. on Learning and Educational Media*, [www.caen.iufm.fr/colloque\\_iartem/pdf/knudsen.pdf](http://www.caen.iufm.fr/colloque_iartem/pdf/knudsen.pdf)

Kofoed, J. (2008) « Appropriate Pupilness : Social Categories Intersecting in School », *Childhood*, 15(3) : 415-430.

Laclau E. & Mouffe, C. (1985) *Hegemony and Socialist Strategy*. London : Verso.

Mann, S. A. & Huffman, D. J. (2005) « The Decentering of Second Wave Feminism and the Rise of the Third Wave », *Sc. & Soc.*, 69(1) : 56-91.

Maynard, M. (1994) « 'Race', Gender and the Concept of 'Difference' in Feminist Thought », dans H. Afshar et M. Maynard (éds) *The Dynamics of 'Race' and Gender : Some Feminist Interventions*, p. 9-25. London : Taylor & Francis.

McAll, C. (1990) *Class, Ethnicity and Social Inequality*. Montreal & Kingston : McGill-Queen's UP.

McCall, L. (2005) « The Complexity of Intersectionality », *Signs : Journal of Women in Culture and Society*, 30(3) : 1771-1800.

Prins, B. (2006) « Narrative Accounts of Origins : A Blind Spot in the Intersectional Approach ? », *Eur. J. of Women's Studies*, 13(3) : 277-290.

Siltanen, J. & Doucet, A. (2008) *Gender Relations in Canada. Intersectionality and Beyond*. Toronto : Oxford UP.

Skeggs, B. (1997) *Formations of Class and Gender*. London : Sage Publications.

Stasiulis, D. (1999) « Feminist Intersectional Theorizing », dans P. Li (éd.), *Race and Ethnic Relations in Canada*, p. 347-97. Toronto : Oxford UP.

Staunæs, D. (2003) « Where have All the Subjects Gone ? Bringing Together the Concepts of Intersectionality and Subjectification », *Nora. Nordic Journal of Women Studies*, 11 : 101-110.

Therborn, G. (2000) « At the Birth of Second Century Sociology : Times of Reflexivity, Spaces of Identity and Nodes of Knowledge », *British Journal of Sociology*, 51 : 37-59.

Vakulenko, A. (2007) « 'Islamic Headscarves' and the European Convention on Human Rights : An Intersectional Perspective », *Social Legal Studies*, 16 : 183-199.

Walby, S. (2007) « Complexity Theory, Systems Theory, and Multiple Intersecting Social Inequalities », *Philosophy of the Social Sciences*, 37(4) : 449-470.

Weber, L. (2001) *Understanding Race, Class, Gender and Sexuality : A Conceptual Framework*. New York : McGraw-Hill.

Weber, L. & Parra-Medina, D. (2003) « Intersectionality and Women's Health : Charting a Path to Eliminating Health Disparities », dans M. Texler Segal, V. Demos, & J. Jacobs Kronenfeld (éds.) *Gender Perspectives on Health and Medicine: Key Themes*, p. 181-229. Oxford : Elsevier.

Yuval-Davis, N. (2006) « Intersectionality and Feminist Politics », *Eur. J. of Women's Studies*, 13(3) : 193-209.